

## **VAUCHER WINTERHALTER Myriam**

### **Le féminin, lieu de l'autre.**

On déplore souvent aujourd'hui un effondrement de la figure du père, que d'aucun, et parmi eux certains psychanalystes, ne cessent de convoquer avec angoisse. Ils rejoignent sur ce point les autorités des Eglises, dénonçant les attaques que subirait la famille dans le monde contemporain. Dans le même temps, les grandes religions, celles qui parlaient au nom d'un Dieu séparé du monde, Autre de l'homme, n'ont plus fonction organisatrice du champ social. En Europe au moins. La religion du Père, celle de nos Pères, semble ne plus être apte à offrir de quoi penser l'être au monde d'un sujet devenu lieu d'émergence du nomos, régi par ses droits plus que par la Loi. Alors que les psychanalystes défendent la possible structuration psychique du sujet, le pouvoir ecclésiastique tente de se maintenir à contre-courant de la désagrégation d'un lien social reposant sur une hétéronomie. "Si Dieu n'existe pas, tout est permis" et l'autorité du capitaine n'est fondée sur rien, disait approximativement l'un des Frères Karamasov, dans le roman de Dostoïevski. Aujourd'hui, c'est sans Dieu et sans capitaine que nous devons naviguer, au moins collectivement, et répondre à la question: comment vivre avec l'autre!

#### Le féminin comme lieu de l'autre

Ce texte est une reprise personnelle du travail effectué dans le groupe Suisse de L'AIEMPR, à partir des textes bibliques du cycle de Jacob; des généalogies multilinéaires et unilinéaires dans la Genèse et les Chroniques; des figures du masculin et du féminin dans l'Apocalypse. Ce travail, entré en résonance avec une réflexion sur le féminin menée depuis plusieurs années à la fréquentation de Monique Schneider, a porté mon élaboration.

Ce travail développe l'hypothèse d'une relation entre représentation des rapports du féminin et du masculin, représentation du rapport Dieu - Monde et évolution du rapport individu société.

Actuellement, on déplore un effondrement de la figure du père, que d'aucun, et parmi eux certains psychanalystes, ne cessent de convoquer avec angoisse. Ils rejoignent sur ce point les autorités des Eglises, dénonçant les attaques que subirait la famille dans le monde contemporain. Dans le même temps, les grandes religions, celles qui

parlaient au nom d'un Dieu séparé du monde, Autre de l'homme, n'ont plus fonction organisatrice du champ social. En Europe au moins. La religion du Père, celle de nos Pères, semble ne plus être apte à offrir de quoi penser l'être au monde d'un sujet devenu lieu d'émergence du nomos, régi par ses droits plus que par la Loi[1]. Alors que les psychanalystes défendent la possible structuration psychique du sujet, le pouvoir ecclésiastique tente de se maintenir à contre-courant de la désagrégation d'un lien social reposant sur une hétéronomie. "Si Dieu n'existe pas, tout est permis" et l'autorité du capitaine n'est fondée sur rien, disait approximativement l'un des Frères Karamasov, dans le roman de Dostoïevski. Aujourd'hui, c'est sans Dieu et sans capitaine que nous devons naviguer, au moins collectivement, et répondre à la question: comment vivre avec l'autre!

## Le mythe du patriarche

Il pourrait être utile de s'intéresser de plus près à l'histoire de ce père, appelé au secours d'une humanité en dérive dans un contexte de crise des valeurs. On découvrirait que la paternité s'est déclinée sous des modes divers au cours des siècles, et que le père que nous avons perdu montre des signes de faiblesse depuis la Révolution française au moins![2] La prééminence des pères, si elle a fonctionné symboliquement, n'a probablement jamais été une réalité acquise et inébranlable. Toujours elle s'est autorisée, non d'elle-même, mais d'une autorité extérieure lui conférant légitimité. C'est d'ailleurs en cela qu'elle a pu avoir fonction de garant de l'accès au symbolique.

Revisiter les textes fondateurs de notre culture laisse voir que ceux que l'on se plaît à nommer "Patriarches" - Abraham, Isaac et Jacob - se révèlent être des pères qui peinent à l'être, ayant peu de prise sur ce qui leur arrive, parfois dirigés par leurs femmes, transmettant à leurs fils ce qui leur échappe au moins autant que ce qu'ils assument. Abraham ne devient père que bien tard. Isaac donne sa bénédiction à Jacob, alors que c'est à Esaü qu'il l'adresse. Ils n'en sont pas moins pères. Des pères dont l'intériorité n'est pas masquée par l'affirmation d'une paternité érigée, phallique, et récusant le féminin. Des pères qui n'ont pas le dernier mot sur la question de l'origine.

Les récits de la Genèse, les mythes grecs, la mythologie scientifique des astrophysiciens, ou encore la scène primitive des psychanalystes parlent sur fonds de cet inintégré, cet inaccessible par excellence, dont tire son sens et son droit ce qui se répète aujourd'hui et sur quoi nous n'avons pas prise. Le sujet vient de ce qui n'est pas lui. Quelle que soit

son autonomie et son affranchissement par rapport à la figure du père, il est absent au lieu de son origine[3].

Il y eut un temps, un long temps, avant le temps, où je n'étais pas. Un temps non encore psychique. "D'homme il n'y avait point pour cultiver le sol"(Gn2,5). Le mythe évoque ce temps-là. Il parle de moi, et de l'autre. Avant moi, et avant l'autre. Il parle d'un temps inconnu et inaccessible, qui nous laisse à jamais autre à nous-même. Le récit mythique offre une trame pour tisser l'histoire personnelle de chacun avec ce qui l'excède. Il donne une butée. Il permet de supporter l'absence à soi, parce qu'elle trouve un récit pour la porter et relancer vers le présent la question de l'origine. A l'opposé du récit magique, le mythe est exclusion en acte de ce qu'il y ait pu y avoir quoi que ce soit comme un sujet de l'origine, il s'inscrit dans une dynamique de l'absence à soi. Dans les mythes, "ce ne sont jamais les dieux qui ont proprement parlé instauré les choses telles qu'elles sont; le temps des dieux c'est le présent, alors que le passé fondateur, c'est le temps des ancêtres héroïques qui, du reste, n'ont pas vraiment voulu les choses telles qu'elles nous ont été léguées - elles ont résulté de leur action, de manière contingente, elles ont eu lieu, elles n'ont pas été ordonnées selon une quelconque nécessité." [4] Cela apparaît à l'évidence à la lecture de l'histoire d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob. Le Père tout-puissant relève du magique et de l'illusoire, plus que du mythe.

Dans le récit biblique de la Création, la femme et l'homme sont inscrits dans une double précédence. Adam[5] est formé à partir d'adamah, la terre. Ischa, la femme - celle qui fait face à l'homme - est tirée de Isch-l'homme! Celle-là! (Gn2,22). Elle est sa partie manquante. Son complément. Mais l'autre, Eve, La Vivante, est créée mère de tout Vivant; au moment où l'homme se voit signifié qu'à la poussière dont il a été pris il retournera. S'il n'y a de femme que tirée de l'homme, il n'y a de père qu'issu d'une mère. Et la femme s'invente entre ischa, tirée de isch et La Vivante, mère de tout Vivant; entre une scène primitive originaire, et une mère primordiale, une Terre-Mère originaire. L'hypothèse sur l'origine est double, comme dans la mythologie grecque: Gaïa enfante d'Ouranos, lui-même tiré d'elle.

Sur ce fonds se déploie l'histoire de ceux qu'on appelle patriarches, et de leurs femmes aux matrices fermées.[6] Les mythes bibliques d'origine, comme les généalogies, ouvrent sur la question de savoir comment, descendant d'Eve, ou descendant d'Adam, l'homme peut naître d'un père et d'une mère; être à la fois du féminin et du masculin.

Un travail attentif de l'histoire de Jacob, fils d'Isaac et Rebecca, petit-fils d'Abraham et Sarah nous révèle que, comme ses aïeux, il a peiné à devenir père. La parole de sa mère ou de ses femmes a souvent eu bien plus de poids que la sienne. Il y est resté pris, sans recours possible. La parole de son père a été dévaluée par son acte, lorsque Jacob s'en est emparé sur conseil de Rebecca sa mère, l'incitant à se faire passer pour son frère Esaü, et recevoir la bénédiction à sa place. On peut pourtant faire une autre lecture de cette scène.

"Face à ma mort." dit Isaac (Gn 27,7). Isaac est vieux, "ses yeux se ternissent de voir", il pense à sa mort. C'est alors qu'il convoque son fils Esaü, "pour que son être le bénisse avant qu'il ne meure"(Gn27,4). Le drame qui se déroule autour de la bénédiction donnée à Jacob peut être compris comme une opération symbolique d'Isaac, une mise en scène de sa perte de maîtrise de lui-même, lui permettant de se construire une représentation de l'inconnu auquel la mort le confronte. En ne reniant pas la bénédiction donnée, au moment où il se rend compte de la duperie, il se fait le garant d'une opération qui le dépasse. Il accepte de ne pas être un père tout-puissant, sans passé, sans mère et sans femme. Il n'est pas au lieu de l'Autre. Il ne se confond pas avec l'origine. Jacob aussi, refusera de laisser croire qu'il maîtrise ce qu'il transmet, lorsque Rachel l'interpellera sur leur non-fécondité, sur leur absence de descendance. "Suis-je moi-même à la place de Dieu, qui t'a interdit le fruit du ventre?" Répond-il à sa femme qui lui dit: "Offre-moi des fils, sinon je suis morte moi-même"(Gn 30,1). Il s'inscrit dans un ordre qui le dépasse, lui permettant de supporter l'écart séparant la réalité de l'idéal et le désir de son accomplissement. On est loin du père que l'on attendrait aujourd'hui, résurgence du modèle combattu hier, et qui s'est effondré en nous laissant à jamais fragile de n'avoir pu éprouver que nous ne pouvions rien contre lui. C'est peut-être en cela que le destin de Jacob nous est si parlant. Jacob que son partenaire dans le combat créditera d'avoir lutté avec les dieux et avec les hommes et d'avoir pu[7]. Le réhabilitant à cette place qu'il cherchait à fuir, au moment où il revient vers le lieu de son origine, vers son frère Esaü dont il craint la vengeance. Il en restera tout de même boîteux!

Si l'idéal subsiste, c'est seulement du côté de la relation que Jacob, après ses pères, avant ses fils, ne cesse de retrouver avec un Autre qui n'est pas là où il est attendu, mais se présente là où on ne l'attendait pas: "Tu étais là et je ne le savais pas" dira Augustin, reprenant Jacob "Ainsi Dieu existe en ce lieu et moi-même je ne le pénétrais pas"(Gn28,16). L'extraordinaire se produit lorsque de l'autre apparaît, qui vient ouvrir un espace et permettre une sortie du narcissisme. "Celle-ci, cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair, à celle-ci il sera crié femme - Isha - : oui de l'homme - Ish - celle-ci est prise." Sur quoi l'homme abandonne

son père et sa mère: il colle à sa femme et ils sont une seule chair (Gn2,23-24).

Trompeur, trompé, fuyant devant son frère comme devant son beau-père, vainqueur mais boiteux, Jacob n'incarne, pas plus qu'Isaac ou Abraham, un père phallique. On peut toutefois faire l'hypothèse qu'en situation de danger, de menace sur l'identité, le recours à une puissance phallique vient rassurer le narcissisme, réassurer ses frontières. Le père, investi comme un idéal phallique, érigé plus que pénétratif[8], peut alors fonctionner comme un rempart maintenant l'autre au dehors, et préservant le sujet d'avoir à se confronter à cet autre en lui. Se croire délivré de l'étranger en soi justifiait probablement le sacrifice d'une part de son individualité à cette illusion.

De la pièce à l'échiquier: déplacement de la question de l'individu

Lorsque l'on déplore aujourd'hui le manque des pères, ou la défaite des hommes, ne se situe-t-on pas alors strictement sur le plan phallique? Un phallique dont les femmes ont montré qu'elles n'étaient pas aussi manquantes qu'on avait bien voulu le leur faire penser, et dont elles se servent aussi bien que les hommes pour se mesurer et se positionner sur l'échiquier social.

Le phallique favorise la réassurance narcissique, et s'avère un précieux recours dans un contexte où le sujet se trouve confronté à une multiplicité de repères et de références et doit trouver, par lui-même, une place qui ne lui est pas assignée d'avance. Ainsi probablement les pères, ne pouvant plus s'autoriser que d'eux-mêmes, dans un contexte où s'est effondré le modèle qui leur donnait consistance, ont-ils tenté de se réunifier sous la bannière phallique. Toutefois l'unité ainsi trouvée ne peut être que passagère. N'étant plus porté que par lui-même, l'individu - homme ou femme - s'essouffle à devoir être sans cesse érigé, puissant, capable, battant, sans autre espace de repos que la dépression. [9] On peut faire l'hypothèse qu'il en est du phallique comme du double à la phase du narcissisme primaire, dont Freud affirme dans l'*Inquiétante Etrangeté*: "Avec le dépassement de cette phase, le signe dont est affecté le double se modifie; d'assurance de survie qu'il était, il devient l'inquiétant (unheimlich) avant-coureur de la mort." [10]

En d'autre terme, on peut faire l'hypothèse que la désymbolisation, souvent évoquée aujourd'hui comme un risque, a déjà eu lieu. Ce père que nous pourrions craindre de voir s'effacer n'est déjà plus porté par le contexte qui lui donnait place et sens. Un retour à une position perdue

n'est plus possible. Nous ne pouvons plus nous soustraire à la tâche de chercher les voies d'une re-symbolisation, dans un contexte où la relation de l'homme au monde et aux autres s'est fondamentalement modifiée, et où l'autre, l'étranger, celui qui était tenu au-dehors, se présente au-dedans.

Selon Marcel Gauchet[11], l'individu ne trouverait plus de sens à être placé du point de vue de l'ensemble. L'unité de référence serait désormais le moi. Un moi qui ne serait plus, comme à l'époque moderne, le lieu de l'appropriation de ce qui le précède, le lieu de l'intériorisation de la dimension collective, de la reprise à l'intérieur de ce qui était donné à l'extérieur. Un moi qui aurait désormais pour mission d'être lui-même. Un moi dont on oublierait qu'il est personne, figure, imago, masque, construction. Un moi autonome, mais connecté et mobile. Rechargeable. Un moi dont les connexions multiples permettent l'organisation de ses différentes parties, en réseau, ainsi que l'échange avec l'extérieur, dans un monde auquel le sujet n'appartient plus de facto. Autrefois lieu de l'intériorisation de ce qui le précède, le moi serait désormais plutôt lieu d'intériorisation - de captation pourrait-on dire - de ce qui l'entoure. Les références ne sont plus à prédominance temporelle, mais spatiale.

Fortement déterminé, jusque dans ses perceptions et représentations, par les modes, l'individu participe toutefois de l'émergence de l'environnement qui le détermine. L'individu n'est plus d'abord héritier, mais générateur de la société. Le patrimoine acquis par les pères n'est plus aussi utile aux fils qu'il le fût autrefois. Il pourrait même les encombrer. La tradition tend à devenir folklorique, elle ne porte plus. Le passé se visite, dans des musées qui deviennent toutefois des lieux de plus en plus interactifs. On ne reçoit plus un savoir, on est baigné dans un environnement plus ou moins facilitant. Le milieu est désormais pensé comme lieu d'émergence. Sein de la mère, milieu familial, milieu social, milieu scolaire, où désormais on apprend par immersion. On n'est plus l'héritier de son père, mais issu d'un milieu dont lui-même fait partie.

L'individu, promu à devenir sa propre illusion, est passé de pion, dame, roi ou fou qu'il était, au statut d'échiquier. Il se trouve dès lors en position de devoir laisser jouer en lui les blancs contre les noirs. Le recours au clivage et à la projection s'avère toutefois nécessaire, lorsque la coexistence est trop menaçante, et met en péril le lieu même où se déroule la partie.

Il n'y a plus, aujourd'hui, de dehors du monde. En raison de l'individualisation et de la mondialisation. Tout est vu du dedans du monde. Le monde extérieur n'est plus stabilisé, seule la limite entre

l'intérieur et l'extérieur du sujet, limite fragile et pourtant seul point d'ancrage possible, peut constituer un repère.[12] Plus de Dieu hors du monde. Le ciel s'est rapproché de la terre. Nous sentirions-nous menacés de retour en un temps primordial, un temps qui n'avait pas encore vu Chronos castrer son père Ouranos? Un temps où le ciel recouvrait Gaïa - la terre, et empêchait ses enfants de voir le jour.

Un tel changement ne peut rester sans effet sur la question des genres, et des identités masculines et féminines. Claires autrefois, conférant un statut, une fonction, un mode d'être au monde, elles séparaient l'humanité en deux. Cette bipartition polarisée s'est estompée, emportant avec elle un peu de la pertinence du paradigme phallique, qui permettait de penser le tiers au-dehors. Le paradigme phorique pourrait actuellement se montrer plus propre à penser cet autre que l'on rencontre au-dedans de soi, comme inconnu ou inconnaissable. C'est la voie ouverte par Monique Schneider.

Le féminin comme figure de l'autre à soi.

L'intérêt actuel pour le féminin et la bisexualité peut être compris dans le mouvement de recherche d'une voie possible de symbolisation de la relation à l'autre, par un sujet devenu individu-monde, porteur de divergences en lui-même. Le sujet est depuis toujours le théâtre d'une lutte de forces. Une part de lui-même lui échappe. "Le bien que je veux, disait Saint Paul, je ne le fais pas. Le mal que je ne veux pas je le fais." Toutefois, le combat ne peut plus se jouer en oubliant la scène sur laquelle se déroule la joute. Comme dans le rêve, le sujet est à la fois un personnage du rêve, chacun des autres et le rêveur. Reconduire à la porte l'étranger incompatible avec le moi, le stigmatiser comme étant le mal, n'est plus aisé. L'étrange, l'autre, celui du dehors, est au-dedans d'un individu théâtre plutôt qu'acteur de la confrontation du même et de l'autre.

Si le phallique soldat permet de maintenir l'altérité à l'extérieur, le recours au modèle phorique est plus pertinent pour se penser comme espace d'accueil d'une altérité rencontrée au-dedans de soi, avec plaisir ou avec effroi. On découvre alors corollairement, qu'il n'y a de connaissance et de reconnaissance de soi que passant par le corps de l'autre. Le premier lieu de soi n'est-il pas le corps d'une autre? D'une mère. D'une autre qui se fait lieu. Lieu de l'autre.[13]

L'accès à ce lieu originaire est fermé. Le corps de cette mère primordiale, Eve, la Vivante, n'est plus accessible. Seule nous reste une

mère, singulière, châtrée. Non parce que lui manquerait un pénis, mais parce qu'elle est mortelle, et ne se confond pas avec la mère originaire. A cette mère primordiale nous sommes pourtant irrémédiablement liés par le désir de retrouver ce corps qui fût nôtre, et dont nous avons dû nous détacher pour habiter notre propre corps. La castration a pour le coup déjà eu lieu, bien avant l'Odipe, qui nous interdit l'accès au lieu de notre origine. Nous ne pouvons plus rien dire et rien vivre, sinon du lieu de la singularité de notre histoire, où se tisse dans un destin particulier notre appartenance à l'humanité.[14] De même, il n'y a pas de psychanalyse en dehors de l'expérience de ce lien singulier qu'est la relation transférentielle. Cette relation qui - dans le meilleur des cas - permettra au sujet de reconnaître et supporter que reste vide le lieu de l'autre.

La distinction des rôles des hommes et des femmes, telle que vécue dans nos sociétés ces derniers siècles, a été instituée solidairement d'une représentation d'un Dieu unique, séparé d'un monde et dont il assurait l'unité du dehors. Aujourd'hui, si certains proclament la mort de la religion, d'autres - peut-être plus conscients qu'il ne suffit pas de s'affranchir de la religion pour se dégager du religieux - affirment que l'on est passé d'une société organisée par une séparation du visible et de l'invisible, à une société ayant absorbé le religieux[15].

Selon Marcel Gauchet « l'inconscient, c'est le visage que prend l'altérité à soi lorsque se défait l'altérité instituée des religions, lorsque se dissout la prévalence sociale de l'invisible »[16]. Cette altérité à soi, quelle que soit la possibilité de la nommer, s'est déplacée du dehors vers le dedans, solidairement d'un bouleversement de l'organisation sociale.

Dans ce mouvement où la religion s'est effacée au dehors, le féminin n'est-il pas devenu dépositaire privilégié de l'inconnu, du mystère; et la femme particulièrement propre à représenter un lieu autre. Un lieu de l'indécidable, un continent noir à explorer. Un lieu de l'étranger en soi, du mystère, du sacré, de l'invisible. Un lieu où ça peut s'animer, prendre vie, mais aussi déborder et susciter la frayeur, la terreur. La femme se fait alors gardienne de l'inaccessible, du sacré, de ce qui doit rester inviolable. On peut penser que "la femme freudienne" assume ce rôle, qui permettra au fondateur de la psychanalyse d'avancer sur le chemin de la Raison.

Freud s'est attaqué à la religion, comme à ce qui aurait pu l'empêcher de faire la lumière sur les désirs inconscients, mais il n'a pas renoncé à l'idée d'un lieu de l'autre inconnaissable, un lieu en affinité avec celui de l'origine. Un continent noir. C'est du côté du féminin qu'il l'a laissé. Le recours au féminin ainsi compris lui permit de délimiter un champ lui permettant de s'approcher activement de l'inconscient sans le réduire.



Pour Monique Schneider, le féminin se présente, dès le départ de la démarche freudienne, "comme champ à l'intérieur duquel se mettent en place les premières interrogations"[17] analytiques, alors même que les femmes restent gardiennes d'un mystère que l'exploration de l'inconscient ne peut réduire. La psychanalyse naît de la rencontre de Freud avec des femmes hystériques, pourtant la femme incarne pour Freud ce qui, d'exister, met le savoir analytique en situation de suspens, résiste à cette mécanique explicative irrésistible, et lui fait rencontrer quelque chose de son altérité.[18] Est femme, dit P.L. Assoun, "ce que la psychanalyse n'a pas su". Ce qu'elle ne sait pas encore. Ce qu'elle pourra découvrir. Une terra incognita où s'aventurer. "A l'énigme de l'inconscient, la femme donne corps" dit encore P.L., Assoun.

La fascination par le féminin, à laquelle le phallocratisme et la domination sur la femme doit sans doute être rapporté, prend alors un autre sens. Il permet de contenir l'angoisse des débordements possibles d'un féminin sans entrave, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Au moins si l'on en croit les textes des anciens, qui font état de l'inquiétude, voir de la terreur que peut représenter la femme en voie d'émancipation à la fin du premier siècle: « Souvenez-vous de tous les règlements qu'ont faits nos ancêtres pour soumettre les femmes à leurs maris. Toutes enchaînées qu'elles sont, vous avez de la peine à les dominer. Qu'arrivera-t-il, si vous leur rendez la liberté, si vous les laissez jouir des mêmes droits que vous? Le jour où elles deviendront vos égales, elles vous seront supérieures ».[19] Si la femme n'est plus soumise, la terreur générée par un intérieur féminin qui s'animerait pourra-t-elle encore être dominée? On risque de voir surgir ce qui était tenu séparé, le féminin sacré, la vie à son origine.

Le monothéisme a été une façon de soumettre les dieux, de les dominer et les rassembler en une entité posée hors du monde, et qui avec le patriarcat assurait la domination sur les femmes. Elles, de leur côté, donnaient lieu au sacré. La femme n'a jamais été soumise qu'à un homme soumis lui aussi, en raison de leur terreur conjointe vis-à-vis de ce corps à l'intérieur duquel cela peut grouiller et prendre vie.

Peut-être peut-on aujourd'hui renoncer au patriarcat, si hommes et femmes peuvent se penser comme lieu de l'autre et de l'Autre. Cette voie n'est pas nouvelle. Les textes de Saint-Augustin sont là pour en témoigner. Dans une société qui se pense à partir de l'individu, elle représente toutefois une voie féconde pour tenter de répondre, aujourd'hui, à la question : comment vivre avec l'autre?

On vit - les suisses probablement un peu plus que les autres - dans une culture du consensus cherchant à évacuer le conflit et l'agressivité. Pourtant cette culture n'est pas sereine. Plus que jamais la violence paraît menaçante, alors que le sentiment d'insécurité semble avoir remplacé la culpabilité mais aussi la responsabilité. On tente la réponse phallique, on déploie matraques et armes de guerre, mais la question reste: comment puis-je vivre avec de l'autre en moi? Avec de l'autre à moi en moi? De l'autre qui risque de faire effraction et de se présenter comme un corps étranger, de l'autre qui risque de se présenter comme moi.[20] Alors que le pôle féminin passif donne à penser un corps menacé d'effraction par un corps étranger; le pôle féminin actif permet de penser une humanité qui porte de l'autre en elle-même, et l'accueille activement, étant pour cela capable de passer par une perte passagère des repères entre soi et l'autre.

## Conclusion

Le seul chemin qui permette de ne pas s'altérer au contact de l'autre, passe peut-être par la capacité à se penser comme lieu de cet autre. Si le féminin, mais surtout le paradigme phorique, permet de penser l'autre à soi en soi-même, alors il est particulièrement pertinent pour penser un sujet du psychisme confronté à une altérité ou à une transcendance qui n'est plus maintenue au-dehors. Le phorique, pas plus que le phallique, n'est toutefois l'apanage d'un sexe. La figure du père elle-même pourrait être repensée à partir du paradigme phorique, qui laisse entrevoir la possibilité de penser y compris le recours au phallique, comme refuge et appui transitoire

## Bibliographie

ANDRE, J., *Le lit de Jocaste*, in *Incestes*, PUF, Paris 2001.

ANDRE, J., *Fatalités du féminin*, PUF, Paris 2002.

ASSOUN, P.-L., *Freud et la femme*, PBP, Paris, 1983,1995.

CALASSO, R., *La littérature et les dieux*, Gallimard, Paris 2001,2002.

EHRENBERG, A., *La fatigue d'être soi*, Odile Jacob, Paris 1998, 2000.

FAU, G, L'émancipation féminine à Rome, Paris, 1978.

FREUD, S., L'inquiétante étrangeté (1919), in L'inquiétante étrangeté et autres essais, Gallimard, Folio, Paris 1985.

GAUCHET, M., La démocratie contre elle-même, Gallimard, Paris 2002.

HURSTEL, F., La déchirure paternelle, PUF, Paris 1996.

LEFORT, C., Essais sur le Politique XIXe Xxe siècle, Le Seuil, Paris 1986.

SCHNEIDER, M., Vers une paternité purifiée, in LEVY Philippe (dir), Que fait de Dieu la Psychanalyse, Erès, Paris 2000.

SCHNEIDER, M., Freud et le rapport féminin à la négation, in J.André (dir), Fatalités du féminin, Petite bibliothèque de psychanalyse, Puf, Paris 2002.

SCHWAB, E., La croyance chez S. Freud: Quête de l'origine et identité, Thèse de doctorat défendue à Lausanne, 2002.

Le féminin comme lieu de l'autre

Résumé

Actuellement, on déplore un effondrement de la figure du père, que d'aucun, et parmi eux certains psychanalystes, ne cessent de convoquer avec angoisse. Ils rejoignent sur ce point Jean-Paul II, dénonçant les attaques que subit la famille dans le monde contemporain. Dans le même temps, les grandes religions, celles qui parlaient au nom d'un Dieu séparé du monde, Autre de l'homme, n'ont plus fonction organisatrice du champ social. La religion du Père, celle de nos Pères, semble ne plus être apte à offrir de quoi penser l'être au monde d'un sujet devenu lieu d'émergence du nomos, régi par ses droits plus que par la Loi (Gauchet 2002). Alors que les psychanalystes défendent la possible structuration psychique du sujet, le pouvoir ecclésiastique tente de se maintenir à contre-courant de la désagrégation d'un lien social reposant sur une hétéro-nomie. Si Dieu n'a plus d'existence, alors l'autorité du capitaine n'est fondée sur rien, disait approximativement l'un des Frères Karamasov, dans le roman de Dostoïevski. Aujourd'hui c'est sans Dieu et sans capitaine que nous

devons naviguer, au moins collectivement, et répondre à la question: comment vivre avec l'autre!

Ce père, appelé au secours d'une humanité en dérive, a-t-il vraiment eu une existence dépassant celle, contingente, que lui ont donné nos sociétés aujourd'hui en crise, et que les dits "Patriarches" - Abraham, Isaac et Jacob - n'incarnent pas autant qu'on voudrait le penser. Ceux dont on a fait des figures idéales se révèlent être des pères qui peinent à l'être, n'ayant que peu de prise sur ce qui leur arrive, dirigés par leurs femmes, et transmettant à leurs fils ce qui leur échappe, au moins autant que ce qu'ils assument.

Cette prééminence des pères, si elle a fonctionné symboliquement, n'a probablement été que bien relative sur le plan de la réalité, jamais acquise, toujours à conquérir, s'autorisant non d'elle-même, mais d'une autorité extérieure lui conférant légitimité. C'est d'ailleurs en cela qu'elle a pu avoir fonction de garant de l'accès au symbolique, et à une culture subsumant la nature.

Doit-on pour autant accepter l'idée que, si un mode de symbolisation passant par le père s'essouffle, la capacité de symbolisation elle-même soit menacée?

Ce qui est fragilisé aujourd'hui ne relève-t-il pas d'une illusoire puissance, phallique plus que génitale, imaginaire plus que symbolique, d'un père ne pouvant plus s'autoriser que de lui-même dans un contexte où s'est effondré le modèle qui lui donnait consistance comme représentant du collectif et dépositaire d'une Loi qu'il se devait de transmettre?

Après avoir été dans un premier temps l'apanage des hommes, l'imaginaire phallique a été élu par les deux sexes comme nouveau référent, permettant de se mesurer et de se positionner sur l'échiquier social. Toujours au pouvoir aujourd'hui, il montre toutefois des signes de faiblesse. De plus en plus il est ressenti comme un tyran abusif, dans un contexte où le sujet n'est plus défini par sa place dans le champ social, mais devient lui-même champ du social. N'étant plus porté que par lui-même, l'individu s'essouffle à devoir être sans cesse érigé, puissant, capable, battant, sans autre espace de repos que la dépression. Si le phallique est tyrannique, il a toutefois le mérite de permettre à l'individu de se positionner dans un contexte où il se trouve confronté à une multiplicité de repères et de références, et de lui permettre d'échapper à ce qu'il pourrait vivre comme une menace d'éclatement(Ehrenberg, 2000).

En d'autre terme, on peut faire l'hypothèse que le risque de désymbolisation, que l'on évoque souvent aujourd'hui, a déjà eu lieu. Plutôt que s'appliquer à l'éviter, il ne nous reste qu'à chercher les voies d'une nouvelle symbolisation, dans un contexte où la relation de l'homme au monde et aux autres s'est fondamentalement modifié, et où l'autre, l'étranger, celui qui était au dehors, est désormais à penser au-dedans.

Un tel changement ne peut rester sans effet sur la question des genres. Si le père et le paradigme masculin du phallique permettait de penser le tiers au-dehors, le paradigme féminin du phorique est peut-être plus propre à penser cet autre que l'on rencontre au dedans de soi, comme inconnu et inconnaissable. Ainsi, le féminin peut-il être garant - dans les deux sexes - d'un lieu de l'autre, d'un espace ouvert à ce qui, en soi, est un autre. C'est la voie ouverte par Monique Schneider.

[1] Cf Gauchet,M., La démocratie contre elle-même, Gallimard, Paris 2002.

[2] Cf Hurstel,F., La déchirure paternelle, PUF, Paris 1996.

[3] Cf Schwab,E., La croyance chez S. Freud: Quête de l'origine et identité, Thèse de doctorat présentée à Lausanne 2002, chapitre 3 en particulier.

[4] Cf Gauchet,M., La démocratie contre elle-même, Gallimard, Paris, 2002, pp47-50. Gauchet propose une compréhension de la religion du passé comme articulant en les opposant les dimensions mythique - affirmant l'absence d'une intention à l'origine - et magique - affirmant la présence de la divinité dans le monde. Selon lui, la religion moderne quand à elle, irait jusqu'au bout d'une logique de séparation de Dieu et du monde, déjà en germe dans le monothéisme et le christianisme. Elle aurait pour corollaire un déplacement vers une religion de l'intériorité. Ce n'est pas cette lecture de l'évolution du phénomène religieux que je retiendrai ici, mais la spécificité du mythe, n'étant pas sûre qu'on dispose, même lorsque la divinité se fait intérieure, d'une autre voie pour rendre compte de l'absence du sujet au lieu de son origine et ouvrir sur la symbolisation.

[5] Le nom d'Adam serait une invention des traducteurs, il ne se trouverait pas dans le texte hébreux. Peut-être a-t-on été soucieux de donner à Eve un vis-à-vis?

[6] Sarah est stérile. L'intervention de Dieu lui permettra d'enfanter Isaac, alors qu'elle n'a déjà plus ce qu'ont les femmes. Rebecca est aimée d'Isaac, comme Rachel le sera de Jacob, mais toutes deux sont stériles jusqu'à ce que dieu ouvre leur matrice.

[7] "Ton nom ne se dira plus Jacob, mais Israël, lutteur d'El - oui tu as lutté avec Elohim et avec les hommes, et tu as pu" (Gn32,29).

[8] Je me réfère ici aux développements de Monique Schneider dans son séminaire, citant Jones sur ce point, et montrant comment la référence au seul paradigme phallique escamote non seulement le féminin, mais aussi le masculin.

[9] Cf. Ehrenberg, A., *La Fatigue d'être soi*, Odile Jacob, Paris 1998, 2000.

[10] Freud, S., *L'inquiétante étrangeté* (1919), in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard Folio, Paris 1985, 237.

[11] *Op.cit.* , 254.

[12] Un spot pour présenter l'un site de l'exposition nationale Suisse "Expo 02," ayant pour thème *Moi et l'univers*: On voit une machine à laver, le linge tourne à l'intérieur. A un moment donné l'extérieur se met à tourner, dans l'autre sens. Seul le cercle séparant l'intérieur et l'extérieur reste fixe. Gardant cet élément fixe, l'image se transforme, apparaît un lavabo qui se vide. On observe l'effet Corioli.

[13] Je reprends ici librement la thématique admirablement développée par Monique Schneider, dans le séminaire qu'elle donne à Lausanne depuis 1999.

[14] On pourrait dire alors, à l'inverse de Freud: "la castration est un analogon de l'angoisse de mort". Pour prolonger sur ce point, on devrait reprendre N. Zaltzman, *La pulsion anarchiste*, in *De la guérison psychanalytique*, PUF, Paris 1998: à propos de la pulsion de mort.

[15] Cf. Calasso,R., La littérature et les dieux, Gallimard, Paris 2002.

[16] Op.cit. 285.

[17] Monique Schneider, Freud et le rapport féminin à la négation, in J.André (dir), Fatalités du féminin, Petite bibliothèque de psychanalyse, Puf, Paris 2002.

[18] Cf. Assoun,P.-L., Freud et la Femme, Petite Bibliothèque Payot 1983, 1995, 10-11.

[19] Tite-live (39 av - 17 ap JC), Histoire de RomeXXXIV, Cité par G.Fau, L'émancipation féminine à Rome, Paris 1978, 8.

[20] Cf Schneider, M., Freud et le rapport féminin à la négation, in Jacques André, Fatalité du féminin, Paris 2002, 69-85.

© AIEMPR.org